

En guise d'édito...

Mardi 30 janvier, Eric Lombard, directeur général de la Caisse des Dépôts a officialisé le changement de nom du groupe SNI qui devient CDC Habitat.

Ce rapprochement du groupe SNI sous la marque de la maison mère le place au cœur de la stratégie de la Caisse des Dépôts.

CDC Habitat consolide ainsi sa mission au service de l'intérêt général et son rôle au sein du groupe Caisse des Dépôts, ce dernier souhaitant donner une nouvelle impulsion à son action en faveur du logement : soutien à la production, consolidation du secteur HLM...

CDC Habitat demeure une filiale à 100 % de la Caisse des Dépôts, sous la présidence d'André Yché.

Au terme de notre prochaine assemblée générale notre amicale deviendra

« *ARSCICADE-Habitat* »

Jean-Pierre DEI CAS

Nos retraités ont du talent !

... Pascal BREHERET écrivain

Je connais bien Pascal Breheret, membre fidèle d'Arscicade Nantes depuis plusieurs années ; je connaissais ses compétences en finances et comptabilité et devinais, derrière la façade austère des chiffres une âme littéraire : son parcours explique et illustre cette dualité.

Engagé dans des études plutôt littéraires, Pascal tombe par accident dans un cursus technique : il en sort diplômé en gestion - comptabilité et poursuit sa formation en travaillant six années dans divers cabinets comptables à Nantes.

Le 17 novembre 1980 Pascal entre à la Direction de SCIC Régions où je l'accueille au sein de la direction administrative et financière, que je dirige à l'époque. En juin 1982 Pascal intègre la SAMO (Société anonyme des Marches de l'Ouest) que dirigeait notre regretté Georges Decréau. En 1995, à mon arrivée à la Samo après treize années passées à Lyon, j'ai le plaisir de le retrouver chef comptable d'un service redéployé à la mesure du développement de la Samo. En 2003 il intègre le groupe de direction de la Samo comme responsable financier.

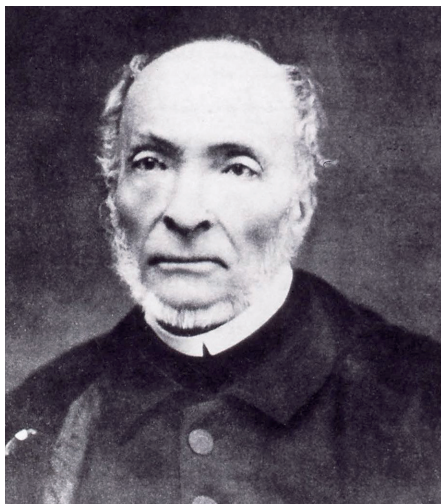
En 2008, sous l'autorité de Vincent Fausser, nouveau D.G. de la Samo, Pascal est nommé DAF, conclusion logique d'un parcours exemplaire.

Pascal fera valoir ses droits à la retraite le 1er avril 2014. Père de 3 enfants il adore choyer sa charmante épouse et ses 7 petit enfants, tout en menant de front nombre d'activités citoyennes, notamment président d'une Caisse de crédit mutuel, administrateur d'une S.A. d'HLM, organiste liturgique, coureur à pied...

Plus encore, Pascal retrouve son intime passion, l'écriture, avec ce premier roman « Les enfants de la terre neuve », thriller où il mélange avec talent suspens et souvenirs familiaux et professionnels. Nous lui souhaitons une belle carrière littéraire à la mesure de son talent.

Gilles Blézeau

Portrait d'une grande figure du XIX^{ème} siècle : **VICTOR SCHOELCHER** et l'abolition de l'esclavage



Ses origines

Journaliste et homme politique français, Victor Schoelcher naît à Paris le 22 juillet 1804 rue du Faubourg Saint-Denis, dans une famille bourgeoise catholique.

Son père Marc, originaire de Fessenheim en Alsace, est propriétaire d'une usine de fabrication de porcelaine ; sa mère Victoire Jacob, originaire de Meaux, est marchande lingère à Paris au moment de son mariage.

Victor fait de courtes études au Lycée Condorcet, côtoyant les milieux littéraires et artistiques parisiens, faisant connaissance avec George Sand, Hector Berlioz et Franz Liszt.

Son père l'envoie au Mexique, aux Etats-Unis et à Cuba en 1828/1830 en tant que représentant commercial de l'entreprise familiale. Lorsqu'il est à Cuba, il est révolté par l'esclavage.

De retour en France, il devient journaliste et critique artistique, publiant des articles, des ouvrages, multipliant ses déplacements d'information. Il adhère à la franc-maçonnerie, étant initié dans la

loge parisienne « Les Amis de la Vérité » (Grand Orient de France), qui est à l'époque un atelier très fortement politisé, pour ne pas dire ouvertement révolutionnaire. Il passe ensuite à une autre loge parisienne, « La Clémentine Amitié ». Il cesse toute activité maçonnique en 1844, lorsqu'il est radié par la chambre symbolique du Grand Orient de France, en compagnie de dix-sept autres frères de la loge « La Clémentine Amitié », pour s'être opposé à la révision des statuts généraux de l'obédience et avoir soutenu le vénérable Bègue-Clavel.

Il revend rapidement la manufacture dont il hérite de son père en 1832 pour se consacrer à son métier de journaliste et ses activités philanthropiques.

Un abolitionniste convaincu

Le discours abolitionniste de Schoelcher évolue au cours de sa vie. En 1830, dans un article de la Revue de Paris, « **Des Noirs** », après avoir fait une description terrible de la situation des esclaves, et montré comment l'esclavage transforme ces hommes en brutes, il se prononce contre l'abolition immédiate, car pour lui, « les nègres, sortis des mains de leurs maîtres avec l'ignorance et tous les vices de l'esclavage, ne seraient bons à rien, ni pour la société ni pour eux-mêmes » ; « je ne vois pas plus que personne la nécessité d'infecter la société active (déjà assez mauvaise) de plusieurs millions de brutes décorés du titre de citoyens, qui ne seraient en définitive qu'une vaste pépinière de mendiants et de prolétaires » ; « la seule chose dont on doive s'occuper aujourd'hui, c'est d'en tarir la source, en mettant fin à la traite ».

En 1833, il publie un premier

ouvrage : **De l'esclavage des Noirs et de la législation coloniale**. Ce livre est un réquisitoire contre l'esclavage et pour son abolition, mais il renvoie celle-ci à un « futur incident révolutionnaire que j'appelle du reste de mes vœux ».

Tous les éléments de son combat sont en place, et ses idées sont claires, car il considère que « *l'homme noir n'est pas moins digne de la liberté que l'homme blanc* » ; « *l'esclavage des nègres est une injure à la dignité humaine, parce que l'intelligence de l'homme noir est parfaitement égale à celle de l'homme blanc...* », mais il ne propose en conclusion de son ouvrage qu'un texte de loi ne visant qu'à humaniser autant que faire se peut l'esclavage, et non pas à l'abolir immédiatement.

Il pense à cette époque que dans le cadre du régime issu de la révolution de 1830, il ne sera pas possible d'aller plus loin. Cette loi encadrerait l'esclavage dans des limites, donnerait des droits aux esclaves, limiterait donc les droits des maîtres, mais tolérerait malgré tout le maintien de la peine du fouet, « *toute révoltante qu'elle soit* », sans laquelle « *les maîtres ne pourraient plus faire travailler dans les plantations* ». Il est complètement lucide sur la portée de sa proposition, et surtout sur ses limites, car il confesse : « *dès que vous acceptez un mode d'existence contraire à toutes les lois de la nature, il faut vous résigner à sortir des bornes de l'humanité* » ; or, pour lui, l'esclavage sort des bornes de l'humanité.

Pourtant, après un nouveau voyage aux Antilles en 1840, il se prononce pour une abolition immédiate et complète, et se consacre désor-

Suite (VICTOR SCHOELCHER et l'abolition de l'esclavage)

mais entièrement à cette cause. Ses voyages en Grèce, en Égypte et au Sénégal le confortent dans cette conviction. En 1845, à l'occasion du débat parlementaire sur des lois d'humanisation de l'esclavage, il publie des articles nombreux dans des journaux et revues, notamment *L'Abolitionniste* français et surtout la *Réforme*.

En 1847 il regroupe ces articles dans un ouvrage intitulé **Histoire de l'esclavage pendant ces deux dernières années**. Après avoir écrit que « *tout le monde est d'accord sur la sainteté du principe de l'abolition* », et que « *le sort des esclaves n'a pas cessé d'être horrible, atroce, dégradant, infâme, malgré les lois, les ordonnances, les règlements faits pour l'alléger* », il conclut le préambule de son ouvrage par : « *Le seul, l'unique remède aux maux incalculables de la servitude c'est la liberté. Il est impossible d'introduire l'humanité dans l'esclavage. Il n'existe qu'un moyen d'améliorer réellement le sort des nègres, c'est de prononcer l'émancipation complète et immédiate* ».

Une longue carrière politique engagée

Nommé sous-secrétaire d'État à la Marine et aux colonies dans le gouvernement provisoire de 1848 par le ministre François Arago, il contribue à faire adopter le décret sur l'abolition de l'esclavage dans les Colonies.

L'esclavage avait déjà été aboli en France pendant la Révolution française le 16 pluviôse an II, puis rétabli par Napoléon Ier par la loi du 20 mai 1802. Victor Schœlcher, nommé par Lamartine président de la commission d'abolition de l'esclavage, est l'initiateur du décret du 27 avril 1848 abolissant définitivement l'esclavage en France.

Sa notoriété le conduit à être élu député, à la fois par la Martinique le 9 août 1848 et par la Guadeloupe le 22 août 1848. Il opte pour la

Martinique. Il est élu en juin 1849, comme représentant de la Guadeloupe à l'Assemblée législative.

D'août 1848 à décembre 1851, il siège à gauche, en tant que vice-président du groupe La Montagne. Il intervient en faveur des noirs, demande l'élection des officiers de l'armée jusqu'au grade de capitaine, dépose un amendement demandant que les compagnies de chemins de fer équipent les 3^e classes de wagons fermés, réclame l'abolition de la peine de mort. Il vote pour le droit au travail, pour l'ensemble de la Constitution, contre l'expédition de Rome, etc.

Schoelcher et le Second Empire

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il est un des députés présents aux côtés de Jean-Baptiste Baudin sur la barricade où celui-ci sera tué. Républicain, il est proscrit durant le Second Empire par le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte. Il s'exile en Angleterre et y devient un spécialiste de l'œuvre du compositeur de musique sacrée Georg Friedrich Haendel, rassemble une collection très importante de ses manuscrits et partitions et rédige une de ses premières biographies, mais celle-ci n'est éditée que dans sa traduction anglaise.

En 1870, il revient en France à la suite de la défaite de Sedan. Il est alors nommé colonel d'état-major de la garde nationale et obtient le commandement de la légion d'artillerie. Après l'abdication de Napoléon III, il est réélu député de la Martinique à l'Assemblée nationale de mars 1871 à décembre 1875. En avril 1871, en pleine crise communaliste, il publie un appel pour que l'assemblée de Versailles choisisse la conciliation plutôt que l'affrontement avec la Commune : « L'Assemblée, bien qu'elle ait le droit de son côté, ne peut avoir la criminelle pensée, pour le faire prévaloir, d'assiéger la Commune ». Le 16 décembre 1875,

il est élu sénateur inamovible par l'Assemblée nationale.

Un immense humaniste

En 1877, Victor Schœlcher dépose une proposition de loi pour interdire la bastonnade dans les bagnes. La commission d'initiatives refuse la proposition, mais les peines corporelles seront abolies en 1880.

En 1884 et 1885 il tente de s'opposer, sans succès, à l'institution de la relégation des forçats récidivistes en Guyane. Abolitionniste mais colonialiste, il continue de défendre la colonisation par le bulletin de vote et la scolarisation.

Fin de vie

À la fin de sa vie, comme il ne s'était jamais marié et qu'il n'avait pas eu d'enfant, il décida de donner tout ce qu'il possédait ; il a notamment fait don d'une collection d'objets au Conseil général de la Guadeloupe, aujourd'hui hébergée au musée Schœlcher.

Victor Schœlcher est mort le 25 décembre 1893 à l'âge de 89 ans dans sa maison qu'il louait depuis 1876 au 26 rue d'Argenteuil, devenue depuis l'avenue Schœlcher, à Houilles dans les Yvelines.

Enterré à Paris au cimetière du Père-Lachaise, ses cendres furent transférées par décision de l'Assemblée nationale et du Président du Conseil de la République, Gaston Monnerville au Panthéon le 20 mai 1949 en même temps que celles du Guyanais Félix Éboué (premier noir à y être inhumé).

En hommage, de nombreux lycées et collèges, rues, places, musées portent son nom, des statuts lui ont été élevées, etc. La promotion 1996 de l'ENA porte son nom.

Philippe Daverat

josette.daverat@orange.fr

LA TRAGÉDIE DE NOËL 1956

AU MONT- BLANC

Après le naufrage du Flying Enterprise (vous reporter au numéro 72 d'Arscicade Infos), c'est un autre souvenir de jeunesse que j'évoque aujourd'hui ayant pour cadre le massif du Mont-Blanc et sa tragédie de Noël 1956.

Le contexte

A l'aube des années 50, la montagne est à l'honneur après les ascensions prestigieuses de l'Annapurma par les français Maurice Herzog et Lionel Terray, de l'Everest par le néo-zélandais Edmund Hillary et de son sherpa népalais Norgay Tensing et de mythiques sommets alpins par l'italien Walter Bonatti.

Ces grands noms de l'alpinisme et l'appel des sommets font rêver nombre de jeunes ; parmi ces derniers, le parisien Jean Vincendon, 23 ans, et son ami bruxellois François Henry, 24 ans veulent se faire un nom et accomplir un exploit en passant Noël 56 sur le toit de l'Europe. Ce qui devait, en principe, leur apporter gloire et renommée se transformera rapidement en agonie et tragédie.

La tentative d'ascension

Le 22 décembre 1956, les deux jeunes alpinistes, peu aguerris aux rugueuses conditions de la haute montagne en hiver, prennent le téléphérique de l'aiguille du midi en ayant pour projet de gravir le Mont-Blanc par le redoutable éperon de la Brenva.

Les mauvaises conditions météorologiques les contraignent à faire demi-tour ; au cours de leur descente, ils croisent une cordée italienne composée du prestigieux Walter Bonatti et de son client Silvano Gheser, montant vers le refuge de la Fourche ;

dès lors, ils décident de se joindre à eux pour passer la nuit de Noël dans ce refuge en attendant une amélioration du temps.

Le mardi 25 décembre, les deux cordées quittent le refuge et reprennent l'ascension mais seront rapidement à nouveau surprises par le mauvais temps et passeront la nuit dans un bivouac de fortune improvisé.

Le lendemain, le mauvais temps persistant, les quatre alpinistes estiment plus prudent, avant de redescendre dans la vallée, de parvenir au sommet, chaque cordée à son rythme, pour gagner en principe le sommet du Mont-Blanc et rejoindre ensuite le refuge Vallot.

La tragédie

Dans la tempête, les deux cordées se perdent de vue et, seule, la cordée Bonatti rejoindra le refuge.

Que s'est-il passé ? Vincendon et Henry se sont-ils égarés dans la tempête ? Toujours est-il qu'ils n'arriveront jamais au refuge Vallot ; les appels et les recherches de Bonatti dans la tourmente resteront vains ; dès lors, le guide italien décide de redescendre avec son client dans la vallée pour avertir les secours et la tragédie commence et devient une « affaire »...

L'affaire

Bien entendu, chacun s'accorde sur la nécessité de secourir les deux naufragés mais, en 1956, il n'y a pas de secours en hiver ; si, l'été, ces secours sont assurés par trois organismes (l'école militaire de haute montagne, l'école nationale de ski et d'alpinisme et la compagnie des guides de Chamonix), per-

sonne n'est décidé à risquer sa vie pour deux jeunes imprudents ; les guides chamoniards, notamment, ont de la mémoire et se souviennent de l'un des leurs, René Payot, mort en montagne lors d'une opération de secours en hiver (crash de l'avion indien « Malabar Princess » sur le Mont-Blanc en novembre 1950 (qui inspira Henry Troyat pour son roman « La neige en deuil » adapté au cinéma en 2004 par Gilles Legrand avec pour acteurs principaux, Jacques Villeret, Claude Brasseur et Michèle Laroque).

Par ailleurs, traditionnellement, à cette époque, les secours en montagne reposaient sur le volontariat... et sur le bénévolat ; en pleine période touristique, il est facile de comprendre qu'entre un cours de ski rémunéré et sans risque et une expédition de secours aléatoire et bénévole, le choix est rapidement fait pour un père de famille raisonnable...

Le sauvetage tourne au désastre

Face à l'absence d'organisation de secours civils, l'armée est requise pour reprendre la situation en mains avec le largage, par hélicoptère, de plusieurs sauveteurs au plus près de la situation estimée des deux jeunes alpinistes dès amélioration sensible des conditions météorologiques.

Après plusieurs tentatives, ce n'est que le 31 décembre qu'un hélicoptère pourra localiser et approcher les naufragés avec deux secouristes ; mais cet appareil, un Sikorsky de type H-34, n'est pas adapté à l'altitude et il s'écrasera dans la neige au lieu dit « La combe maudite » sans faire de victime

Suite (LA TRAGÉDIE DE NOEL 1956 AU MONT- BLANC)

Dès lors, l'opération de sauvetage tourne au désastre : il va falloir secourir les quatre secouristes (2 pilotes et 2 guides) et les naufragés sont désormais au nombre, non plus de 2, mais de 6 !

Gelés de la tête aux pieds, Vincendon et Henry, sont jugés intransportables et « mis à l'abri » dans la carlingue du H-34.

Les deux guides, Honoré Bonnet (futur entraîneur et directeur technique national des équipes de ski françaises de 1959 à 1968) et Charles Germain, décident ensuite de conduire les 2 pilotes, qui ne sont pas des montagnards, au refuge Vallot... situé 300 mètres plus haut d'où il sera plus facile de les secourir... Las ! En chemin, l'un des pilotes tombe dans une crevasse... pour, finalement, après 8 heures d'effort, être hissé à l'air libre et évacué au refuge.

Ce n'est que le 3 janvier que 2 hélicoptères de type « Alouette » arrivés de Mont de Marsan décolleront de Chamonix pour se poser à l'observatoire Vallot afin d'évacuer les quatre

hommes.

Aucune autre machine de ce type n'était disponible en métropole avant cette date, l'ensemble des « Alouettes » étant affecté au support des troupes durant les « événements » qui se déroulent en Algérie..., autre élément constitutif de « l'affaire »...

Au survol de la carcasse accidentée, aucun signe de vie des alpinistes ; après une seconde rotation, l'opération de secours sera déclarée « terminée »...

Une nouvelle expédition est lancée en mars 1957 ; le corps d'un premier alpiniste sera retrouvé dans le cockpit du H-34, où il avait été installé par les sauveteurs ; le corps du second alpiniste, lui, n'était plus à sa place ; dans un ultime effort, Vincendon avait ouvert la porte basse de l'hélicoptère et avait commencé à s'y engager...

Les corps de Vincendon et Henry seront redescendus et rendus aux familles par cette expédition le 20 mars 1957 ; les deux alpinistes

sont inhumés dans le cimetière de Chamonix.

Les leçons de cette tragédie

Cette tragédie bouleversa non seulement le grand public mais également l'ensemble des pouvoirs publics et l'univers des montagnards.

Comme pour le naufrage du « Flying Enterprise », l'absence d'information et d'images télévisées en continu nourrissait fortement l'imagination de chacun.

Cet épisode que l'histoire retient sous le nom « d'affaire Vincendon et Henry » sera le point de départ de la professionnalisation des unités de secours en montagne.

Depuis 60 ans, le peloton de gendarmerie de haute montagne (PGHM), basé à titre principal à Chamonix, sauve chaque année plusieurs centaines de vies humaines. Ses unités sont implantées dans la plupart des massifs alpins et pyrénéens ainsi qu'en Corse et sur l'Île de la Réunion.

Marc Esnault

Les soubresaut de l'Histoire...

Pendant des siècles, Fleury sur Orne s'est appelée « Allemagne ».

Ce nom avait pour origine la présence d'une garnison d'Alamans sur son territoire ; issus de tribus barbares germaniques, ils étaient affectés du temps de l'empire romain à la garde du gué qui franchissait le fleuve côtier Orne.

Un nom difficile à assumer en pleine première guerre mondiale quand les cohortes de mères en deuil, de veuves et d'orphelins pleurent leurs pères, Poilus blessés, dispa-

rus ou morts pour la France... Pas question de porter plus longtemps le nom de l'ennemi d'outre Rhin, décide alors le conseil municipal.

Il faut donc trouver un nom de substitution : ce sera Fleury sur Orne, en hommage à la commune martyre de Fleury sous Douaumont, un village du département de la Meuse entièrement détruit pendant la bataille de Verdun et jamais reconstruit depuis lors ; voté en conseil municipal le 23 août 1916, le changement de nom est officialisé par un décret du 12 avril 1917.

A noter qu'un secteur de la commune de Fleury sur Orne a été rattaché à la ville de Caen par arrêté du 20 juillet 1962 ; cette partie urbanisée sous le nom de « La Grâce de Dieu » est ainsi devenue un quartier de la ville de Caen ; la société d'Hlm « la Plaine Normande », chère à notre président qui en fut, en son temps, directeur général, compte aujourd'hui 40 logements locatifs dans ce quartier.

Marc Esnault

LOUIS ARAGON : une vie d'exception (suite)

C'est de nouveau une période de rebondissements stupéfiants que va traverser le couple Louis Aragon-Elsa Triolet.

-II- LE POÈTE DE LA RÉSISTANCE

II-1. De la guerre d'Espagne à la guerre tout court.

Elsa et Aragon ont quitté l'atelier de la rue Campagne-Première pour un petit appartement rue de la Sourdière, entre Palais-Royal et Opéra ; ils y demeureront de 1936 à 1957.

Revenus d'Union soviétique, ils partent convoier en Espagne les dons de l'Association Internationale des écrivains pour la Défense de la Culture : solidarité des hommes de progrès face à l'inertie du gouvernement français...

Là-bas ils se retrouvent avec Malraux, Neruda, Orwell, Dos Passos, Hémingway...

Le Parti Communiste décide de créer un journal progressiste de l'information, face à Paris-Soir, « **Ce Soir** », qui paraît le 1er mars 1937 ; directeur Aragon, choisi par Maurice Thorez : le succès est immédiat.

Au printemps 1937, il prépare le 2ème Congrès de l'association internationale des écrivains. La confiance de Thorez le libère du joug surréaliste et du réalisme à la soviétique et le ramène à l'écriture après 10 ans d'autocensure.

Il s'attache à l'écriture des « **Voyageurs à l'Impériale** », tout en s'absorbant dans son travail de



journaliste fait de réflexions théoriques, critique littéraire, feuilletons politiques.

En février 1939 il se rend au col du Perthus pour constater les souffrances de réfugiés d'Espagne, s'élever contre les camps de concentration où ils sont parqués, décrire le passage des blessés : « Sauvez les intellectuels d'Espagne ! »... fustige l'aveuglement et l'inertie du gouvernement français et sa décision de reconnaître Franco !

-II-2. « Le Crève-Cœur »

La montée des fascismes au long des années 30 puis Munich avaient fait grandir chez Aragon le pressentiment de la guerre et de l'idée nécessaire de résistance.

Fin 1938, Elsa publie son premier

livre en français « Bonsoir Thérèse »... et « décide » d'épouser Aragon : elle juge avec sa lucidité impitoyable qu'il peut être arrêté ou fait prisonnier, qu'il est donc nécessaire d'établir des liens légaux entre eux.

L.A. (Louis Aragon) et E.T (Elsa Triolet) partent à New-York au 3ème congrès des écrivains : six semaines de bonheur enfin tranquille malgré la conscience que la guerre approche.

De retour à Paris en juillet 39, Aragon reprend ses chroniques politiques courageuses contre Hitler, Franco, le gouvernement français ; des provocations policières poussent E.T. et L.A. à se réfugier à l'ambassade du Chili.

Mobilisation : première séparation d'Aragon avec Elsa ; il écrit ses premiers poèmes de résistance en

Suite (LOUIS ARAGON : une vie d'exception)

décembre 39, publiés dans la NRF : immense retentissement - : littérature de contrebande, aux messages codés, qui se répand, recopiée ou transmise oralement.

Autre tournant : Louis chante la femme aimée, lyrisme à visage découvert, la Dame de courtoisie, Elsa de chair et de sang - chants d'amour pour la patrie.

L'éditeur Jean Paulhan saisit leur qualité littéraire et patriotique et toute la novation poétique.

Il publie « Les Voyageurs à l'impériale » : les droits d'auteur aideront Elsa, privée de ressources...

Affecté d'abord à un régiment de travailleurs à Crosny-sur-Oucq, puis affecté à la 3ème DLB (division légère blindée) dans la plaine de Laon (au groupe sanitaire il commande à des étudiants en médecine...) invente une clef pour dégager les blessés des chars, reçoit une lettre de félicitations du Ministère de la guerre !

Le 10 mai 40, attaque hitlérienne: la DRB fait retraite jusqu'à Dunkerque, 3 jours de bombardements avant d'être embarqué sur un contre torpilleur.

Retour en France sur un transport de troupes. L.A. rejoint des unités combattantes dans l'Eure. Décoré de la Croix de guerre pour son courage en mai.

Il met les éléments médicaux qu'il dirige à la disposition du général commandant l'armée de l'ouest, font retraite jusqu'à Périgueux... rattrapés et capturés par les allemands il s'échappe avec son groupe et leur matériel : nouvelle citation et médaille militaire pour avoir ramassé des blessés à quelques mètres des chars allemands !

Le jour de l'armistice il est à Ribeirac.

L.A. fait à 42 ans sa deuxième guerre avec le même courage que la première, habité de surcroît par le sens de la responsabilité politique : il a été de ces communistes capables de penser par eux-mêmes et de rester fidèles à leur lutte antifasciste.

Démobilisé en juillet, il est rejoint par Elsa et gagne Carcassonne ; il y retrouve Gallimard, Paulhan, Seghers.... Ils filent ensuite à Nice : « tant qu'à être malheureux écrira Elsa, autant l'être au soleil ! »

-II-3. « Je vous salue ma France »

Entre 37 et 39 Aragon a lu tout ce qu'il a pu trouver de la poésie française des origines : chansons de gestes, romans courtois, poèmes lyriques des trouvères et troubadours : sa poésie de la Résistance va sortir de là, notamment « Les lilas et les roses », d'un immense retentissement face à l'obscurantisme vichyssois : la poésie venait de retirer à la France son baillon !

Les 20 poèmes du Crève Cœur sont publiés chez Gallimard en juin 40.

Avec l'agression allemande de juin 41 contre l'Union Soviétique, les communistes sont condamnés à mort par Vichy et Aragon est dénoncé... ce qui le dédouane alors qu'il était soupçonné par certains milieux parisiens d'écrire pour les journaux de Pétain.

-II-4. Organisateur de la Résistance

Un jeune homme est envoyé par le P.C. clandestin pour ramener L.A. et E.T. à Paris.

Ils tombent aux mains des allemands et son emprisonnés à Tours jusqu'après le 14 juillet 1941 puis

retrouvent leur réseau parisien.

Aragon crée avec J. Paulhan « **Les Lettres françaises** » ; les premiers numéros sont saisis.

Contre la ligne de pensée des intellectuels marxistes du P.C. clandestin L.A. et E.T. vont faire prévaloir une ligne d'union sans exclusive qui prendra essor avec « Poésie 42 », puis Aragon fait publier le recueil « Les Yeux d'Elsa », suite du « Crève Cœur ».

Il multiplie les écrits, tels « le Témoin des Martyrs », sur l'exécution des otages de Châteaubriant, ou « Brocéliande » lorsque fleurissent sur les murs de Paris les affiches noires et rouges - listes des fusillés, dirigeants du P.C. et syndicalistes : Dudach, Politzer, G. Péri, J.-P. Timbaud, etc.

Diffusée sous le manteau dans une chaîne sans fin de transmission de la main à la main, « La voix d'Aragon s'élevait avec une violence et une aisance qui se répercutaient d'un bout de la France à l'autre » écrira le jeune Claude Roy, Aragon connaissant dans sa vie de militant une liberté joyeuse en ces années d'entraves et de malheur.

-II-5. « Aurélien »

Après la parution de ses nouvelles « **Mille regrets** » en mai 42 - prose de contrebande, de résistance, Elsa entreprend l'écriture d'un long roman « **Le Cheval Blanc** », destiné à faire passer sous le nez de la censure un certain espoir, l'idée de changer les choses chez les patriotes.

Par émulation, Aragon commence « Aurélien », le roman de sa vie d'adulte, incarnation du mal du siècle qu'il a connu dans sa jeunesse et maintenant prise entre-deux-guerres... pour lui un livre de prédilection.

-II-6. La Clandestinité

Menacé, L.A. et E.T. doivent passer dans la clandestinité. « La planque se trouvait au dessus de Dieulefit, dans la montagne ; on ne pouvait l'atteindre qu'à pied... nous l'appelâmes conspirativement "le ciel" !

Coupés du monde, enfouis dans la neige de l'hiver 42, glacés, introuvables, toute liaison pratiquement impossible : Elsa ne supportait pas «le ciel» ; trop d'inconfort, de dépendance, ça ne pouvait pas durer... L'antipathie pour le lieu coïncide avec une grave crise de leur couple, qui a 14 ans. Loi interne à la Résistance : un homme, une femme, ou deux personnes travaillant ensemble dans ce mouvement ne doivent pas continuer à habiter ensemble, trop risqué pour eux et pour le réseau.

« **Il n'y a pas d'amour heureux** », daté des premiers jours de 1943, fait écho à cet épisode douloureux.

L.A. et E.T. quittent pourtant, toujours ensemble, le "ciel" le 31.12.1942 pour se réfugier à Lyon.

Ils y élaborent la constitution du Comité National des Écrivains de la zone sud, toutes tendances politiques

de la Résistance confondues.

Aragon publie sous son nom « **La Rose et le Réséda** » et donne les manuscrits de « **La Chanson du franc-tireur** » et de « **La ballade de celui qui chante dans les supplices** ».

Mais Lyon devient de plus en plus malsain : en juillet 43, replis sur Saint-Donat, petit village au cœur de la Drôme. L'écriture de contrebande est dépassée, la répression est trop féroce : la poésie devient combat.

-II-7. La Libération

Le débarquement ne met pas fin à la guerre, L.A. et E.T. doivent se cacher dans une ferme au dessus de Saint-Donat ; ils y enterrent leurs manuscrits.

À la Libération, ils passent de la clandestinité à une réception triomphale à Lyon.

Hiver 45 glacial, « Le Soir » a reparu en pleine libération de Paris. Thorez rentre en France ; tout est difficile, manger, voyager.

Dans le P.C., la coupure entre les zones laisse des traces : soupçons

sur les clandestins, avec les chutes (dénonciations) inexplicables. Après « Aurélien », on attend des œuvres glorifiant les combats, non de la littérature bourgeoise, malgré l'éloge de Claudel et l'hommage de de Gaulle aux poètes de la Résistance au Théâtre Français.

Elsa reçoit le prix Goncourt en 1945... jalousies ! L.A. et E.T. sont les gêneurs, parce que les premiers, la calomnie va bon train : « nous étions les pestiférés les plus fêtés de Paris ! »

Tout contribue à les enfoncer dans ce rôle d'anciens combattants, leur œuvre, leur volonté d'agir en gardiens des valeurs de la Résistance, de la fidélité aux martyrs, de leur volonté d'union de la Résistance... mais les idées changent, la confusion est générale : le surréalisme qui revient en force, l'existentialisme sartrien, l'absurde de Camus, l'art abstrait, la littérature américaine qui déferle, Yalta !

Mai 47 : les communistes quittent le gouvernement, de Gaulle s'en va... Bientôt les guerres coloniales !

Philippe Daverat

josette.daverat@orange.fr

PENSÉES PROFONDES...

- Comment faire cuire neuf patates dans l'eau froide ? T'en enlèves une, elles sont qu'huit !
- Quand on gagne du blé, nos rêves céréalisent...
- Bonjour monsieur l'épicier ; je voudrais cinq kilos de patates. Des petites ou des grosses ? Des petites, ce sera moins lourd !
- « Je creuse, tu creuses, il creuse, nous creusons, vous creusez, ils creusent... C'est pas un très beau poème, mais c'est très profond.
- Règle n° 1 après une gueule de bois, si la brosse à dent n'entre pas dans ta bouche, c'est que c'est la brosse à cheveux.
- Je ne fais plus confiance aux chats depuis que je sais qu'il y a un traître par minou.
- Tu sais comment on appelle un cochon heureux en portugais ? Non... "Un porc tout gai" !
- La vitamine C... mais elle ne dira rien.